

*Emile*, Emmanuelle Roberties - texte lu dans le cadre d'une projection de "Journal d'une femme nwar" (pièce d'actualité n°18) de Matthieu Bareyre au Théâtre de La Commune.

---

Emile suit une horde de têtards entre les premières mottes de terre et de boue. Il avance en s'ajustant au rythme des petits corps noirs, à l'issue d'une matinée d'affût sur les berges. Les larves sont agitées d'un bout à l'autre par leur queue. Elles ondulent et se propulsent entre les monticules, dans une eau terne. Le petit garçon s'attarde aussi sur les tourbillons des grains de sable formés au passage d'un têtard ; il suit les poussières de coques de maïs ou de fibres de blés, les corps morts d'insectes : mouches, hydromètres, moucheron, moustiques, phryganes, toutes sortes de punaises, des cousins –, des restes de pattes, des antennes de coléoptères, des mandibules arrachées, des éboueurs.

Sur ce versant du lac, un pan entier de terre s'enfonce en pente douce dans l'eau. Des flaques y prennent naissance lorsque le niveau de la terre avoisine celui du lac. Les eaux remontent du sous-sol, la surface s'amollit et les empreintes de bottes, les traces animales ou celles de pneus, creusent des petits plans d'eau successifs, connectés les uns aux autres. Sur cette limite incertaine, les têtards profitent des eaux peu profondes et s'exposent aux rayons du soleil. Quand la température est trop élevée, ils dévalent les gorges de boue et s'enfoncent d'un bassin à l'autre vers le lit du lac et ses eaux stagnantes.

Les flaques s'élargissent, il est midi. Emile se focalise sur la course désordonnée de sa horde. Il sautille d'une direction à l'autre, sans se méfier de la trajectoire. Bientôt les pas s'embourbent, les buttes qui émergent du plan de l'eau se rétrécissent, sa cadence s'alourdit. Il finit par enfoncer une botte dans la flotte et sent son pied se faire avaler par le sol. Chaque pas se transforme dès lors en un effort de désencastrement puis un lancé de jambe hasardeux, et à nouveau, son pied se fait prendre, comme le béton, ça sèche pas couillon, ça prend, il prend dans le fond plasmique du lac. Il a perdu les têtards, mais a vu une carpe ou le fragment d'un

corps vif, gris-marron, recouvert d'un motif répétitif, un bout de tronc ou de glotte, du nouveau.

Le pas suivant avorte, il n'arrive plus à retirer son pied du sol : quelque chose, quelque'être, le retient. Sans y faire attention, il a atteint la frange marécageuse du lac, la marde, la chienne de boue qui te tatoue : la terre et l'eau forment un substrat épais mais souple dans lequel ni l'une ni l'autre ne sont plus discernables. L'enfant relève sa tête en direction du soleil, sur un halo lumineux éblouissant qui fane instantanément la couleur du ciel. Un bourdonnement constant au fond de l'air grésille ; les bourdons, les abeilles, les guêpes se frôlent. Les mouches et les moustiques décrivent des boucles autour de lui. Il les observe se poser sur son bras puis s'envoler sur un courant d'air, sur un cou-d-caboche, atterrir sur la boue, sur une brindille qui flotte, s'échapper en un rien de temps, revenir sur son front de marmot, lisse, rouge d'insolation, ou sur son coude fardé de bleues ; parfois les bastioles s'aventurent sur le pli de ses lèvres. Il nomme les cadavres des papillons et des taons qui s'agglutinent autour de ses bottes, embourbées jusqu'à deux ou trois centimètres sous l'encolure. Il ramasse une chrysalide, la décortique pour sortir un bout d'aile fripée puis la range dans la poche de son short. Les insectes forment une ligne de dépôts aux allures de bord de plage : une écume de petits corps recroquevillés animée par le ressac imprévisible de la marde. A un moment, un frelon rase son oreille gauche, il se claque, par réflexe. Il l'a loupé. Dégage ! Me touche pas la saloperie ! Emile regarde ensuite longuement les cousins tourner au-dessus de l'eau, hésiter, se raviser puis finalement se poser délicatement du bout de leurs pattes sur la membrane du lac, et boire. Puis les cousins s'échappent sans qu'Emile n'ait compris pourquoi.

Il pense à nouveau à ses pieds pris dans la marde et tente de bouger, en vain. Son crâne s'enflamme malgré une touffe déjà bien développée pour son âge vert. Les rayons de soleil s'abattent verticalement sur son cerveau, suivant l'angle et le chemin le plus direct, et ruissellent le long de sa colonne vertébrale ; il s'étourdit, plisse les yeux, des filaments lumineux s'électrisent sous ses paupières. Par propagation, le soleil engourdit ses cuisses, traverse ses mollets jusqu'à l'eau. Il est un rayon de soleil, il se fond avec lui dans la verticale, il n'en finit pas de se planter dans les eaux de ruissellement, chargées des champs de cultures et des prés alentour, des castines, des graviers et des fragments d'asphalte de la

départementale, d'engrais et de graines de maïs, de larves encore, de lombrics, de sables, d'argiles, de microplastiques, de bactéries et de mycètes.

Emile retrouve la vue en dirigeant ses yeux sur les flancs arborés. Il suit la digue des peupliers, le poteau électrique à l'angle droit, le transformateur ; au-dessus, le champ de maïs qui remonte vers la route. Son regard s'attarde sur les eaux vertes du milieu, des eaux profondes desquelles surgissent de manière aléatoire, des êtres aquatiques, en un saut, quelques instants en apnée. Il aperçoit une grappe de bulles d'air éclater à la surface. Son regard poursuit son retour et rencontre graduellement la mélasse visqueuse qui se lie à l'eau et qui prend en consistance, jusqu'à ses bottes. Il voit ses deux jambes plantées dans deux orifices noirs d'ombres. Chaque parcelle sous son regard vibre. Et lui reste inerte. Tellement inerte, qu'il remarque qu'aucun son ne lui parvient, pas même celui de sa respiration. Durant quelques secondes, le périmètre du lac semble avoir été vidé de souffle et d'onde ; les surfaces de terre, de végétaux et d'eau sont devenues absorbantes. Le soleil presse la masse d'air contre chaque centimètre carré du lac et des berges, les matières plaquées toutes ensemble au sol, sommées au mutisme.

Puis une rainette saute. Le plongeon tonne à ses oreilles. Il se retourne brusquement, déstabilise sa posture et s'étale sur son flanc gauche. A chaque mouvement qui suit, Emile s'enfonce un peu plus profondément. La boue aspire ce qu'elle recouvre. Il démultiplie ses efforts. Il pousse sur ses bras maigrelets en direction du sol mais ne rencontre aucun fond solide pouvant lui résister. L'environnement fuit. Il est enrobé d'une sorte de pâte dense qu'il ne peut pas saisir ou bloquer. Entre ses doigts, contre ses mollets nus, entre son tee-shirt et la peau de son dos, il sent comme une caresse, une matière qui le lèche, des fibres soyeuses qui filent, matérialisant soudain son mouvement : la cadence des frottements contre son corps accélère et scande son écoulement en direction des eaux vertes.

L'image d'un têtard isolé de la horde et bloqué par une brindille se plaque sur son front. Puis celle d'une couleuvre entrant dans les eaux boueuses des berges. Il visualise l'ondulation de son corps, l'incise au travers de laquelle elle disparaît sous la surface. Il devine à l'arrière de son crâne immergé, un frémissement.

Quand une guêpe surgit de nulle part. Il la devine à son bourdonnement, le seul qui lui parvient, un bourdonnement net. L'insecte se pose sur son arcade sourcilière et tapote délicatement avec ses petites pattes la surface fiévreuse et moite. Elle le chatouille, provoque même une légère irritation, avant de succomber à une agitation précipitée : elle le pique. La douleur se propage instantanément dans son globe oculaire. Muselé par la boue, Emile gronde dans son palet, un cri étouffé, rauque. Il souffle fort par ses naseaux pour effrayer la bestiole mais rien n'y fait. L'insecte stationne, imperturbable, acharné sur sa viande fraîche. Quand il veut appeler, crier, sortir un bruit – qui sait ? – une bouillie de terre, de sable, de vase, de cadavres et d'eau noie sa bouche. D'un mouvement des deux bras, les mains en appui sur un liquide lourd, il parvient à réhausser sa mâchoire au-dessus de la surface et crache. Sous ses dents, du gravier craque. La descente lente mais certaine se poursuit en direction de la fosse, il maintient un cercle hors des eaux – la bouche, le nez, les yeux – crache à nouveau et l'humus ou une sorte de mélange de plantes et de poissons en décomposition coule le long de sa gorge. Ses narines sont gonflées d'une odeur âcre de vase fermenté ; la terre dans la marde, et l'eau croupie, ont une odeur de putréfaction. Bistre, Faux-de-cul, Charnu, Chamelle, Loutre, Pucette, les noms des cadavres des papillons et des taons lui reviennent alors qu'il avale deux ou trois corps étrangers.

Au crachat suivant, ses jambes glissent toujours plus bas le long du lit et se cognent contre un obstacle, une sorte de tube, de cylindre. Pour la première fois, il décide de suivre le mouvement qui l'emporte vers les entrailles du lac ; il plonge sa tête entièrement et repousse son corps de la surface, alors qu'il vide ses poumons dans la précipitation. Bientôt il flotte en apesanteur dans un lavis de terre et de sédiments, il évolue lentement au rythme des déplacements des masses en suspension. Les fragments – humains, sols, végétaux, bêtes – s'entrechoquent sans s'agglomérer. Il cherche des doigts une substance dure, solide, des branches mortes, des algues, la canne à pêche balancée un jour par son cousin, les tôles en fibrociment que son père a noyées, n'importe quoi. N'importe quoi pour prendre appui et retrouver du poids, une consistance, un plan fixe à partir duquel s'apercevoir bouger. Il redoute le moment où le lac le prendra tout entier, comme les mouches, les moustiques, les punaises, par glissements successifs d'un monde à un autre, le moment où il l'immobilisera définitivement.